

24 images

24 iMAGES

Le trompe-l'oeil *Matusalem* de Roger Cantin

Marco de Blois

Number 71, February–March 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Blois, M. (1994). Review of [Le trompe-l'oeil / *Matusalem* de Roger Cantin]. *24 images*, (71), 70–70.



Une imagerie «pirate» sagement fidèle à la tradition.

LE TROMPE-L'ŒIL

par Marco de Blois

La sortie de *Matusalem* a suscité, dans les médias, un émoi qui témoigne d'un manque de jugeote un peu navrant. En effet, plutôt que de parler tout d'abord du film pour en relever les forces et les faiblesses, on s'est surtout attardé à le comparer avec ce qui se fait aux États-Unis, en s'intéressant principalement à ses effets spéciaux et à sa mise en marché. «On peut faire aussi bien que les Américains», semblait être la pensée positive du moment. Or, en ce qui a trait aux effets spéciaux, cette comparaison est d'autant plus insensée qu'il n'a aucune chance d'en sortir gagnant. En effet, Cantin et son équipe n'ont ni l'expérience, ni les moyens dont bénéficient les artisans hollywoodiens. Chez lui, d'ailleurs, les effets spéciaux sont rarement invisibles. (Cependant, je m'empresse d'ajouter qu'en dépit de leur «maladresse», ils n'affectent en rien la qualité de son travail. Nous y reviendrons plus loin.)

Pour ce qui est de la campagne faite chez McDonald, il serait abusif de la comparer avec celles, tapageuses, qui sont réservées aux grosses machines américaines. La présence de *Matusalem* y fut en effet brève et assez discrète: napperons,

affiche posée dans un coin, réductions sur l'entrée au cinéma. Si le distributeur a pu en tirer quelque chose, c'est plutôt une garantie de qualité, une sorte de caution destinée à mettre le public en confiance. À ce sujet, le générique s'ouvre d'ailleurs sur une forme d'estampille: «McDonald présente...?», contrairement à *Jurassic Park* et compagnie qui ne faisaient aucune mention de leur commanditaire. À vrai dire, le film de Cantin n'en avait pas besoin... Car si cette tactique a fait en sorte d'augmenter un tant soit peu ses recettes, il a surtout aidé à vendre des hamburgers; ce à quoi il peut quand même modestement prétendre. Le rapport entre le produit et sa mise en marché n'est pas le même.

Cela dit, *Matusalem*, bien que plaisant par moments, demeure, disons, un peu coincé. Le cinéaste y est pourtant fidèle à ce qui fait sa particularité, c'est-à-dire son plaisir du bricolage. D'une part, cela s'affirme dans les effets spéciaux. En effet, si leur «maladresse» n'affecte pas la qualité de l'ensemble, c'est que Cantin l'illusionniste les travaille toujours sous l'angle de l'émerveillement. Ce qui importe, c'est la magie qui, à tout coup, sur-

git du réel. D'autre part, l'idée de bricolage s'applique aussi à l'amalgame de différents genres (les aventures de pirates, la comédie et la «petite vie» d'enfants de bonne famille). Plongeant dans sa mémoire de cinéphile, il a d'ailleurs l'idée amusante de faire surgir le pirate fantôme interprété par Marc Labrèche d'une scène d'un film d'Errol Flynn. Les personnages de l'écran ne sont-ils pas, à leur façon, des fantômes?

Or, si à cet égard *Matusalem* comporte un certain charme, il n'en est pas de même en ce qui concerne, entre autres, l'imagerie «pirate». Un peu banale, elle demeure conforme à ce qui, traditionnellement, s'est fait dans bon nombre de productions américaines et européennes. Aussi, à défaut de s'inspirer de ce genre disparu pour en faire une relecture, à défaut donc d'une réelle originalité, le film s'encroûte dans un mimétisme plat, un peu académique, et d'une beauté plutôt stérile.

De même, cette histoire de corsaires adopte un rythme pour le moins chanceux. Marc Labrèche, celui sur qui le spectacle repose, se fait curieusement discret dans la deuxième moitié du récit (heureusement que ce comédien méconnu au cinéma qu'est Gabriel Gascon, qui joue le méchant Mondor, vient à la toute fin cabotiner pour notre plus grand plaisir). Quant à Mathieu, le jeune garçon qui fait office de héros, il est évacué pendant une vingtaine de minutes, au moment même où il vient de se faire enlever. On dirait que les personnages jouent à cache-cache avec les spectateurs. Le pire, c'est que le film, qui décrit alors les recherches effectuées par ses amis dans un pays fabuleux, perd à ce moment son dynamisme pour devenir une sorte de dépliant touristique vantant l'exotisme des Tropiques. Tout cela a de quoi surprendre, puisque Cantin avait fait preuve de plus de rigueur et de singularité dans *L'assassin jouait du trombone*. ■

MATUSALEM

Québec 1993. Ré. et scé.: Roger Cantin. Ph.: Michel Caron. Mont.: Yves Langlois. Mus.: Milan Kimlicka. Int.: Marc Labrèche, Émile Proulx-Cloutier, Job Léveillé-Bernard, Maxime Colin, France Monette, Steve Gendron, Jessica Barker. 108 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Allegro.